Du Fresne Marion – extrait de : Vies, aventures et découvertes des célèbres marins français : voyages expéditions militaires, exploits, batailles, abordages – Auteur : Quentin Léon – Editeur : Le Bailly (Paris) – 1861 – sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public

HISTOIRE

DES CELEBRES

MARINS FRANCAIS

MARION

Tué le 12 juin 1772

Du FRESNE MARION était originaire de Bretagne. Dès sa jeunesse il s'était senti la plus irrésistible vocation pour la marine et depuis n'avait cessé de rêver des voyages aventureux et lointains. Malheureusement ou heureusement pour lui peut-être, son modeste grade de capitaine de brûlot ne lui permettait pas d'ambitionner hautement le commandement d'une grande expédition. Malgré cet obstacle, il était continuellement à la piste des moindres événements, espérant toujours qu'une occasion viendrait en aide à l'accomplissement de ses projets. Sa destinée devait s'accomplir. L'espoir qu'il avait caressé si longtemps se réalisa enfin, et voici en quelles circonstances :

Dans le cours de son voyage autour du monde, **BOUGAINVILLE** avait pris à son bord, pour le conduire en France, un naturel de Taïti, nommé **AOTOUROU**. Ce sauvage après avoir demeuré onze mois à Paris et quoique s'accoutumant parfaitement à nos mœurs, désira cependant revoir les parages éloignés de sa patrie afin, sans doute, de raconter aux hommes de sa tribu les merveilles des nations civilisées. Il partit donc de la capitale, au mois de mars 1770, pour aller s'embarquer à La Rochelle, sur le navire *le Brisson*, chargé de le conduire à l'Ille-de-France. Une fois là, c'était sur un autre bâtiment qu'il devait achever sa traversée.

Marion n'eut pas plutôt eu connaissance de ce qui se passait, qu'il sollicita de l'administration coloniale la faveur de transporter l'Indien dans son lle. Son désir était si profond qu'il offrit de supporter lui-même toutes les dépenses de la campagne, à la condition seulement qu'on joindrait une flûte de l'Etat au bâtiment qu'il commandait et dont il était propriétaire.

Sa proposition fut agréée et il appareilla le 18 octobre 1771. Il avait deux navires sous ses ordres, *la Mascarin*, qu'il montait avec son lieutenant **CROZET**, et le *Marquis-de-Castries*, capitaine **DUCLESMEUR**. L'expédition toucha d'abord à l'île Bourbon, puis à Madagascar, où l'infortuné **AOTOUROU** mourut de la petite vérole. On cingla ensuite vers le cap de Bonne-Espérance, après quoi l'on découvrit l'île de la Caverne, les îles Froides, l'île Aride et l'île de la Possession. Ayant effectué une descende dans la Nouvelle-Hollande, on eut à soutenir contre les insulaires un violent combat dans lequel **Marion** et l'un de ses officiers furent blessés. On reprit alors la mer et l'on aperçut bientôt les côtes de la Nouvelle-Zélande. Une des hautes montagnes de cette île reçut du capitaine le nom de pic Mascarin.

A la vue des navires, les naturels accoururent en foule sur le rivage, manifestant les intentions les plus amicales. Bientôt même, ils montèrent dans leurs pirogues et vinrent à bord de nos bâtiments apporter du poisson et du gibier. Ravi de ces dispositions pacifiques, **MARION** ne tarda pas à descendre dans l'île afin d'en visiter l'intérieur et se lia de la façon la plus intime avec **TACOURY**, chef du principal village de la baie. Ils faisaient ensemble des repas, des promenades, des parties de

chassa et et pêche. Jamais navigateurs européens n'avaient reçu plus cordiale hospitalité des peuplades barbares de l'Océanie.

Il y avait trente-trois jours que nos navires étalent mouillés dans le port. C'était le 12 juin 1772 **MARION** descendit à terre, emmenant avec lui, deux jeunes officiers un volontaire, le capitaine d'armes et douze matelots. **TACOURY**, un autre chef et cinq insulaires se joignirent à eux sur la plage. Il s'agissait d'une partie de plaisir Ou devait jeter les filets au pied du village du grand chef et manger des huîtres après la pêche. Bientôt officiers, matelots et sauvages furent hors de vue. Le soir, contre sa coutume, le capitaine français ne revint pas coucher à bord.

Le 13, une chaloupe étant partie à cinq heures du matin pour faire du bois et de l'eau, un des hommes de cette embarcation, **Yves THOMAS**, revint à la nage quatre heures après. Son sang coulait par deux blessures, et il raconta comme quoi, en descendant dans l'île, ses camarades avaient été massacrés. A cet affreux récit, on ne douta pas que **MARION** et les seize hommes qui l'accompagnaient n'eussent éprouvé le même sort.

DUCLESMEUR et **CROZET** résolurent de retrouver les traces de leur infortuné commandant, et organisèrent une petite colonne de débarquement qu'ils dirigèrent sur l'île. Cette colonne était à peine sur la grève qu'elle se vit entourée par un millier de sauvages, mais elle était bien armée et ne se troubla point. Quelques-uns des naturels étaient vêtus d'uniformes français et porteurs de haches, de sabres et de fusils ; les autres agitaient des casse-têtes, des massues en poussant d'horribles clameurs où l'on distinguait ces mots : *Tacoury malé Marion !* (Tacoury a mangé Marion !) Ainsi cette peuplade dont les mœurs douces et inoffensives nous avaient surpris et charmés, n'était qu'une hypocrite et féroce tribu d'anthropophages !

Aux cris sinistres jetés par leurs ennemis, nos marins sentirent le sang se figer dans leurs veines, mais cette impression fut de courte durée. On jura de venger les vingt-huit malheureuses victimes de ces cannibales. Déjà, les sauvages s'avançaient à la rencontre des Français en brandissant leurs armes pour les défier au combat. Les fusils de nos matelots s'abaissèrent sur cette ligne épaisse dont ils trouèrent les rangs avec fracas. On ajustait surtout les chefs qui se montraient les plus forcenés après nous avoir trompés si longtemps par de faux semblants d'amitié. Plusieurs d'entre eux roulèrent sur le sable. On chargea ensuite à la baïonnette, et tous les Zélandais furent égorgés ou jetés à la mer. Alors on s'achemina vers le village de **TACOURY**, mais on n'y arriva que pour en voir fuir les habitants. A leur tête était leur chef, paré des dépouilles de **MARION**. On se répandit immédiatement dans les cabanes de la bourgade abandonnée et on les fouilla de fond en comble. On y trouva des armes et des vêtements sanglants, parmi lesquels une chemise qu'on reconnut pour celle du commandant. Le col de cette chemise était ensanglanté, on remarquait également sur les côtés quatre trous tachés de sang. Mais le plus hideux spectacle nous attendait dans la cuisine de **TACOURY**. On y découvrit une partie de la tête d'un homme cuite depuis quelque temps et sur les parties charnues de laquelle on distinguait l'empreinte des dents qui, l'avaient à moitié dévorée. On vit en outre une cuisse humaine, aux trois quarts mangée, et tenant encore à une broche de bois. C'était peut-être là tout ce qui restait du malheureux navigateur arrêté si vite dans ses rêves d'avenir.

Les Français incendièrent le village qui ne présenta bientôt plus qu'un monceau de cendres. Les équipages étaient malheureusement trop faibles pour songer à poursuivre **TACOURY** dans les déserts où il s'était réfugié. On se résigna donc à mettre à la voile, laissant au rivage témoin de cette catastrophe le nom sinistre de *port de la Trahison* qui lui assurait pour, toujours une infâme célébrité !